530

THÉRÈSE

DRAME EN DEUX ACTES

DE

JULES CLARETIE

MUSIQUE DE

J. MASSENET

PRIX NET : UN FRANC

PARIS

AU MÉNESTREL, 2bis, RUE VIVIENNE. HEUGEL et Cie

PROPRIÉTÉ POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés en tous pays y compris le Danemark, la Suède et la Norvège.

1907

Copyright by Heugel et Cie, 1907.

530

THÉRÈSE

DRAME EN DEUX ACTES

Représenté pour la première fois au Théâtre de Monte-Carlo
le 7 février 1907,
sous la direction de M. Raoul Gunsbourg ;

et à Paris, au Théâtre National de l'Opéra-Comique
le 19 mai 1911,
sous la direction de M. Albert Carré.

THÉRÈSE

DRAME EN DEUX ACTES

DE

JULES CLARETIE

MUSIQUE DE

J. MASSENET

PARIS

AU MÉNESTREL, 2*bis*, RUE VIVIENNE, HEUGEL et Cie

PROPRIÉTÉ POUR TOUS PAYS

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés en tous pays y compris le Danemark, la Suède et la Norvège.

1907

Copyright by Heugel et Cie, 1907.

DISTRIBUTION

		Monte Carlo	Paris
THÉRÈSE.	*Contralto.*	Mlle Lucy Arbell de l'Opéra.	Mlle Lucy Arbell.
ARMAND de CLERVAL	*Ténor* . .	MM. Edm. Clément de l'Opéra-Comique.	MM. Edm. Clément.
ANDRÉ THOREL . .	*Baryton* .	Dufranne de l'Opéra-Comique.	H. Albers.
MOREL	*Baryton* .	Chalmin de l'Opéra-Comique.	Belhomme.
UN OFFICIER. . . .	*Ténor* . .	Gluck.	Pasquin.
UN AUTRE OFFICIER	*Baryton* .	***	Gilles.
UN OFFICIER MUNICIPAL. . .	*Baryton* .	***	Andal.

Coulisse :

Une Voix de Femme et une Voix d'Homme *(au loin).*

Deux Crieurs

Une Voix d'Enfant et une Voix d'Homme.

Chœurs : Soldats.

Figuration :

Sectionnaires — Soldats — Gardes nationaux

Foule : Hommes et Femmes.

Pour la partition piano et chant, la grande partition et les parties d'orchestre, la mise en scène, les dessins des costumes et décors, et le droit de représentation, s'adresser à MM. Heugel et Cie, au Ménestrel, 2 *bis*, rue Vivienne, seuls éditeurs-propriétaires pour tous pays.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ACTE PREMIER

En octobre 1792. A Clagny, près de Versailles. Un coin de parc. — A gauche, le perron d'un château du temps de Louis XIV. — Au fond, une allée dont la lointaine perspective se perd sous une voûte d'arbres aux feuillages rouillés. Cette allée est précédée par un bassin où lentement pleuvent les feuilles qui tombent... Un banc de pierre à droite. Des piédestaux vides de leurs statues, çà et là, des bustes. Une de ces figures de marbre reste intacte. Ce n'est pas la ruine, mais c'est l'abandon. Des affiches blanches sont posées sur la porte du château. Des soldats, faisceaux formés, sont groupés çà et là sous les arbres et achèvent le repos d'une halte.

SCÈNE I

LES SOLDATS, LEURS OFFICIERS, puis ANDRÉ THOREL et THÉRÈSE.

(Soli et chœur derrière le rideau qui ne se lève qu'après cette chanson.)

SOLDATS, chantant.

Sellé, paqueté, bridé,
Le cheval part pour la guerre !
Le fantassin marche à terre
Sans souliers, s'en va partout !
Mais baste il ne s'en plaint guère.
Il marche alerte et content,
Laissant
Misère en arrière,
Trouvant
La gloire en avant !

UN OFFICIER.

Nous serons à Paris demain! Avant Versailles, le château de Clerval valait bien un coup d'œil!

DEUXIÈME OFFICIER.

D'autant plus que beaucoup d'entre les camarades, prends-en bien ton parti, ne le reverront pas.

PREMIER OFFICIER.

Qui sait? On part gaiement en soldat volontaire, et si le sort le veut on revient général.

DEUXIÈME OFFICIER.

Et s'il reste là-bas, tombant à la frontière, tel qui ne revient pas, du moins fait son devoir!

PREMIER OFFICIER.

Allons, la halte cesse! Il faut partir!... En route!

DEUXIÈME OFFICIER.

Mais notre hôte vaut bien qu'on lui dise merci.

PREMIER OFFICIER.

Notre hôte! et notre hôtesse! Lui, fils de la Gironde. Elle, la girondine et châtelaine ici.

DEUXIÈME OFFICIER.

Châtelaine?

PREMIER OFFICIER.

Thorel a, sur enchères, acquis parc et château... le marquis ayant fui.

DEUXIÈME OFFICIER.

Le marquis de Clerval, émigré!

PREMIER OFFICIER.

Disparu.

DEUXIÈME OFFICIER, ironique.

Et nos nouveaux seigneurs remplacent nos marquis.

(André Thorel a paru sur le perron à gauche. Il est accompagné de Thérèse. Elle et lui regardent un moment les soldats qui refont leurs sacs, vont et viennent).

THÉRÈSE.

Pauvres gens ! Braves gens !

THOREL.

Ils vont à la frontière.

THÉRÈSE.

Mourir...

THOREL.

Pour le pays. C'est la plus belle mort... Mais, chère âme, il est doux de savourer la vie, même dans le péril, quand on a ton amour.

(Les soldats aperçoivent Thorel et Thérèse. Ils s'avancent. L'un d'eux crie : Vive Thorel !... Les autres répètent le cri.)

PREMIER OFFICIER.

Merci pour ces enfants qui, gardant la mémoire de cette halte heureuse, à leur représentant enverront de là-bas leur dernière pensée avec tous leurs respects, citoyenne Thérèse.

(Roulement de tambour. Sur un signe du commandant, le détachement se met en ligne. Avant le départ il présente les armes.)

THOREL, grave.

A chacun son devoir, soldats de la patrie ! Protégez nos

foyers et la terre natale. Nous veillerons ici sur vos sœurs et vos mères.

(Le détachement disparaît à travers les arbres, le soleil couchant rougissant la pointe des baïonnettes.)

SCÈNE II

THOREL, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Leur devoir !... Le devoir !... Sais-tu quelle est ma crainte? Eh bien, c'est ce devoir qui me fait, loin de toi, t'attendre toute seule et le cœur plein d'angoisse. La solitude est lourde à des cœurs de vingt ans.

THOREL.

La solitude?

THÉRÈSE.

Oui. Ta femme reste seule, tandis que tu t'en vas parler, combattre, agir... Chaque jour nous sépare et, parfois effrayée, penchée à la fenêtre et guettant ton retour, je me dis : Que fait-il? Quel danger le menace? S'il ne revenait pas? S'il ne revenait pas ! Pour vous, l'honneur suffit à remplir une vie, mais à nous, vois-tu bien, à toute âme de femme, il faut aussi l'amour.

THOREL.

Mais quand je te reviens, n'es-tu pas consolée ?

THÉRÈSE.

Consolée?... Un malheur me semble là toujours, oui, toujours près de nous !

THOREL.

Chasse de ta pensée la terreur inutile et crois en l'avenir.

THÉRÈSE.

L'avenir... il est plein d'angoisse et de mystère... Je voudrais m'arrêter dans cette solitude, respirer l'air du soir et ne pas revenir dans l'immense Paris brûlant comme une forge, et qui gronde là-bas de ses cris de fureur.

THOREL.

Mais ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour y vivre que j'ai mis une enchère au prix de ce château ; c'est ici, dans cette demeure que, fils d'intendant, j'ai vu grandir auprès de moi celui qui, fugitif, errant et mort peut-être, me rappelle le temps de ma jeunesse, où, écoliers échappés, nous courions par les bois.

THÉRÈSE.

Le marquis !...

THOREL.

Cher compagnon d'enfance, proscrit ; si quelque jour il revient au pays, le Girondin rendra le foyer de famille à celui que le vent, comme ces feuilles mortes, emporte vers l'exil !

THÉRÈSE.

L'exil... Mais c'est l'exil aussi, la triste vie, inquiète et terrible avec le vent d'orage qui monte de la rue et nous serre le cœur. Là-bas, si loin d'ici, là-bas dans la fournaise !

THOREL.

Alors ce qui te rend triste et silencieuse, ce n'est pas un chagrin que tu me cacherais... et le cœur de ma femme m'appartient tout entier, aujourd'hui comme hier ?

THÉRÈSE.

Mon cœur ? Pourquoi mon cœur ?... Et que veux-tu me dire ?

THOREL.

Ah ! pardon, l'amour est plein de crainte. Mais, cher être adoré, comment douter de toi ?

THÉRÈSE.

Si je ne t'aimais pas, serais-je pas ingrate ? Cette gloire qui rayonne éclatante autour de nos deux noms, c'est à toi que la doit Thérèse l'orpheline ; et mon devoir à moi, vois-tu, c'est ton bonheur.

THOREL.

Mon bonheur !... (Il la conduit jusqu'au bassin, près de l'allée.) Mon bonheur ! O Thérèse, regarde... Regarde dans cette eau, clair miroir de mon cœur ! Mon bonheur, chère enfant, penche-toi, je te prie ! Il a tes traits, il a ton sourire et tes yeux ; le reste est peu de chose, et j'ai deux espérances : mourir pour mon pays ou vivre près de toi !

THÉRÈSE.

L'amour fait vivre ! Il faut aimer ! Aimer, c'est vivre !

(Lointain roulement de tambour.)

THOREL, écoutant.

Le bataillon s'éloigne... Il nous faut le rejoindre à la

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

grille... Je vais voir si les chevaux sont prêts... Je dois rentrer cette nuit à Paris; tu n'es pas seule ici... Je reviens... Aime-moi.

SCÈNE III

THÉRÈSE, seule.

THÉRÈSE.

Oui, je t'aime, André, je te vénère. . Bonté, douceur, dévouement, c'est bien toi... Mais pourquoi ce doux nom que je n'ose redire, le nom de l'exilé... du fond de ma pensée où dort son souvenir, pourquoi l'as-tu donc évoqué?... Armand!... Ce seuil, mes pas éperdus le franchirent... Et ce château désert est plein de mes douleurs... C'est là que, me fuyant et fuyant sa patrie, un soir, un soir d'été plein de trouble et de fièvre, me parlant de mourir et prêt à disparaître, Armand me demanda d'emporter mon amour... Et mon cœur a gardé son image... Et ce parc nous a vus nous sourire et pleurer. O maison de l'ivresse, ô maison des fantômes!... Oui, c'est bien là, cœur en détresse comme au printemps la fleur d'avril, que mon seul amour, fleur de jeunesse, s'épanouit dans le péril... dans le péril et dans les larmes. C'est là que je lui dis adieu, c'est là que je passais; parmi les alarmes, avec ses douleurs et ses charmes, le cher amour vit encore! O crépuscule de ma vie, ô maison du bonheur suprême, c'est toi que j'ai voulu revoir... Ici, le rêve et la tristesse... Là-bas, la vie et le devoir!

(Elle monte lentement les marches du perron et entre dans le château.)

La scène reste vide un moment. Puis on aperçoit à travers les arbres un homme, enveloppé d'un manteau de voyage, qui semble du regard chercher autour de lui s'il ne pourrait être aperçu; jusqu'au perron il s'avance lentement. Il s'arrête. Il regarde... Scène muette. Il va au bord du bassin, contemple l'eau où les feuilles tombent, se dirige pas à pas vers le banc de pierre à droite et le regarde en hochant la tête.)

SCÈNE IV

ARMAND, seul.

Le parc!... Et le perron!... Le vieux banc... Ma jeunesse!... Mon enfance et le sol qui vit mes premiers jeux... Le château de famille... et là, cette fenêtre où les fronts vénérés du père et de la mère apparus, disparus, m'apparaissent encore... Je veux vous retrouver, souvenirs et sourires, ô mains de mes chers morts qui semblent me bénir!... Je veux vous retrouver, spectres de ma tendresse. O toi, qui vins ici, furtive enchanteresse, amour cher à mon cœur, je veux te retrouver... Et qu'importe au proscrit qu'on lui prenne la vie? On étouffe en exil, on ne vit qu'au pays où palpite notre âme... Logis de mes parents, logis de mes amours... (Il regarde encore le banc, écartant les feuilles tombées sur la pierre.) Elle était là, pleurant, lorsque je l'ai quittée... Notre dernier adieu, ces arbres l'entendirent... Un an déjà passé..., un an, mais c'est l'oubli... Et la pierre du banc, où tous deux nous assîmes, me paraît aujourd'hui la pierre d'un tombeau... (En revenant sur ses pas il aperçoit sur la muraille, à la porte du château, les affiches apposées.) Mais qu'est-ce que leurs mains ont mis sur la muraille?... Comme un stigmate au front sacré de

quelque aïeul, ils placardent leurs lois... Oh! que ma main l'arrache cette injure au logis du marquis!

(Il monte vivement les marches.)

SCÈNE V

ARMAND, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, apparaissant et arrêtant le geste du marquis.

Ah! malheureux, c'est vous!

ARMAND, avec un cri.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Vous? En France?

ARMAND.

En France et près de vous, près de mes deux amours.

THÉRÈSE.

Je vous croyais au loin, sauvé.

ARMAND.

Tant que la lutte, pour ma foi, pour mon roi, n'aura pas eu sa fin, j'appartiens au danger, Thérèse, et je le brave... et je vais en Vendée où tombent mes amis.

THÉRÈSE.

En Vendée!

ARMAND.

Déguisé, errant, cherchant ma route; mais comme un viatique aimé, délicieux, j'ai voulu retrouver et j'ai voulu revivre par le cher souvenir une heure d'autrefois.

THÉRÈSE.

Ici...

ARMAND.

Dans ce château plein de ta chère image, dans ce parc où ton ombre encor semble passer, près de ce banc désert où nos mains se joignirent... sous cette voûte sombre où nos cœurs ont aimé.

THÉRÈSE, tremblante.

Taisez-vous, taisez-vous, Thorel peut nous entendre !

ARMAND.

Il est ici?

THÉRÈSE.

Tout près. Je l'attends pour partir.

ARMAND.

L'ami de mon enfance et l'homme qui t'a prise...

THÉRÈSE.

Que nous avons trahi, qui m'aime et que j'admire.

ARMAND.

Ton mari.

THÉRÈSE.

Mon sauveur et mon guide.

ARMAND.

Ah! tais-toi... Laisse-moi croire encore à ce qui fut un rêve.

THÉRÈSE.

Oubliez.

ARMAND.

Oublier? jamais ! seul je puis savourer la douceur du passé.

THÉRÈSE, songeuse.

Le passé...

ARMAND.

Le passé... Mais c'est ta jeunesse... c'est ton sourire virginal... c'est ta crainte... c'est ta pudeur... c'est le doux baiser de ta lèvre... le regard profond de tes yeux. C'est le parfum de tes cheveux d'enfant... C'est toi ! c'est toi ! c'est toi !...

THÉRÈSE.

Oubliez ! Je ne veux plus aimer, ami, que le devoir. D'ailleurs, songez-y bien, voyez, tout nous sépare... Et le nom que je porte et nos périls divers.

ARMAND.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Elle a son titre aussi, votre Thérèse... Elle a juré de suivre au danger son époux... Marquis, songez-y bien, je suis la girondine, et nos cœurs désunis n'ont pas la même foi.

ARMAND.

Ils ont le même sang, nos cœurs, la même flamme ! Ne cherche pas à dire non, tu mentirais... Que venais-tu revoir ce parc, cette demeure, où moi-même aujourd'hu je ne cherchais que toi?

THÉRÈSE.

Je venais...

ARMAND.

Tu venais sur ce banc, évoquer comme moi les exquis souvenirs.

THÉRÈSE.

Oubliez...

ARMAND.

Oublier !... T'oublier ! Veux-tu que j'oublie l'heure délicieuse où ton cœur se donna? Souviens-toi, souviens-toi... Les arbres de Versailles, comme ceux de ce parc, gardent ces souvenirs... Un soir, un soir d'été, la belle jeune fille avec moi, le proscrit, dansait, ouvrait le bal... Ah! le doux menuet, tendre, mélancolique, le menuet de cour à la fête champêtre, le menuet d'amour par un beau soir d'été !...

THÉRÈSE.

Le soir du bel été, des songes, des mensonges.

ARMAND.

Le soir du cher été, des rêves de vingt ans.

THÉRÈSE.

O les rêves d'amour !... des songes, des mensonges.

ARMAND.

L'été de nos amours, l'été de nos serments.

THÉRÈSE.

Mais l'automne est venu, voyez, les feuilles tombent, et nos songes aussi tourbillonnent là-bas.

ARMAND.

Les mêmes mots d'amour, dans le froid de l'automne, redisent nos serments.

THÉRÈSE.

Des songes, des mensonges! Je ne pense qu'à lui dont je suis la compagne

ARMAND.

Eh! bien, je partirai, ma place est en Vendée. Mais je veux ton regard, ta dernière pensée. Une dernière fois dis-moi que tu m'aimas.

THÉRÈSE.

Jamais...

ARMAND.

Thérèse, il faut aimer... Thérèse, il faut revivre... Donne-moi ton sourire dans un dernier adieu... Laisse-moi t'emporter dans un dernier baiser.

THÉRÈSE.

Laisse-moi... Laisse-moi!

ARMAND.

Je t'adore, Thérèse!

(Un bruit de pas. Un grelot de chevaux. André Thorel apparaît à droite.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, THOREL.

THÉRÈSE, se dégageant rapidement et courant à André.

Lui... Mon ami!...

THOREL.

Armand! Toi! Quelle joie!

THÉRÈSE, rapidement.

Il va partir.

THOREL.

Mourir!

THÉRÈSE.

Mourir!

ARMAND.

C'est le devoir...

THOREL.

Il est à la frontière.

(On entend au lointain le chant des soldats.)

(La nuit ~~vient.~~)

ARMAND.

Il est partout, André, où l'on meurt pour sa foi!

La scène est envahie peu à peu par une foule qui pénètre dans le parc et vient saluer Thorel.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAYSANS, GARDES NATIONAUX, UN OFFICIER MUNICIPAL.

THÉRÈSE.

Qu'est cela?

THOREL.

Ne crains rien!

LA FOULE.

Vive Thorel!

THOREL.

Silence!... Écoutez, saluez ceux-là qui vont mourir.

(Il désigne, à travers les arbres, les volontaires dont le chant s'efface.

(L'officier municipal est accompagné d'un garde national tenant une lanterne.)

L'OFFICIER MUNICIPAL, regardant Armand.

Mais votre compagnon, je crois le reconnaitre...

THÉRÈSE, avec effroi.

Perdu!

THOREL, très calme.

Lui? C'est mon compagnon, mon frère! (Armand fait un mouvement. — Bas.) Pas un mot! (Haut.) Et qui vient avec moi?

ARMAND.

André!

THOREL, bas.

Mon toit, c'est ton asile.

ARMAND, à part, très ému.

Près d'elle!

THOREL, à la foule.

Laissez passer ceux-là qui vont combattre!

THÉRÈSE, à part, avec effroi.

Ah! qu'ai-je fait?... Je les ai réunis!...

(La foule s'écarte devant les trois personnages et Thérèse effrayée suit lentement Thorel qu'on salue avec respect.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

En juin 1793. — Un intérieur de bourgeois aisé du XVIIIe siècle. — Livres, bustes, meubles de style. — Un bureau chargé de papiers. — Une statuette de la Liberté sur le bureau. — Portes à droite et à gauche. — Au fond, une fenêtre à large baie s'ouvrant sur une perspective des quais de Paris. On aperçoit dans le lointain la Seine. — Le logis où se déroule l'action est situé au premier étage. — Un grand peuplier qui peut être orné de rubans tricolores donne la sensation de la distance. — Il est deux heures de l'après-midi et le soir vient à la fin de l'acte.

SCÈNE I

ANDRÉ THOREL, THÉRÈSE

(Thorel, à son bureau à gauche, rangeant des papiers. Thérèse, debout, contemplant, songeuse, le fleuve au loin.)

UN CRIEUR, voix d'enfant.

Demandez, demandez le dernier bulletin : « *Noms et professions des suspects* ». Demandez ! Achetez ! C'est pour rien !

THÉRÈSE.

Jour de juin ! jour d'été ! Les hirondelles passent jetant leurs cris de joie au ciel clair, au ciel bleu. Et les hommes là-bas, avec leurs cris de haine, font tressaillir mon cœur d'un invincible émoi. Comme on serait heureux aux champs ou dans la plaine ! Les bleuets sont fleuris parmi les blés jaunis... Comme on serait heureux loin des bruits de la ville !... Jour de juin ! jour d'été !

THOREL, interrompant son travail et la regardant.

Que dis-tu ? Le tambour te fait peur, girondine !

THÉRÈSE.

Oui, le roulement sourd qui chasse la pitié. Ah ! s'il pouvait couvrir, couvrir la voix sinistre des crieurs, colportant la liste des suspects.

THOREL.

Tu songes à l'ami qui vit en cet asile; mais qui soupçonnerait son refuge ? Un proscrit chez moi, représentant !... Oui, je dis que ma vie a préservé la sienne. Eh bien, c'est ma fierté. L'amitié, l'amitié sainte a ses droits, je les connais; et je garderai sans crainte, pour le mettre hors d'atteinte, l'hôte que mon toit protège, restant à la fois fidèle à deux devoirs de ma vie : l'Amitié, la Liberté !

THÉRÈSE, montrant la statuette.

La liberté, c'est ta déesse, elle coûte cher aux mortels !

(On entend jouer et chanter la romance de Fabre d'Églantine : *Il pleut, bergère.*)

ANDRÉ.

« Il pleut, il pleut, bergère. »
Mais il pleut des décrets proscrivant les bergers !

(Roulement de tambour. Un appel dans la rue.)

LE CRIEUR, invisible.

Demandez, demandez la liste officielle ! La séance complète du jugement du jour !

THÉRÈSE.

Toujours, toujours ces cris !

ANDRÉ.

Ferme cette fenêtre. On dirait que l'appel de tous ces malheureux arrive jusqu'à nous.

THÉRÈSE.

Mais lui, ne pourrait-il, au lieu d'attendre l'heure, ici sous notre toit, s'éloigner, disparaître? Ne pourrais-tu trouver un sauf-conduit pour lui?

THOREL.

Ce sauf-conduit, au nom d'un fournisseur des guerres je l'ai là!...

THÉRÈSE.

Le salut?

THOREL.

Oui, chère, et tu pourras ne plus trembler pour l'hôte et ne penser qu'à toi.

THÉRÈSE.

Moi?...

THOREL.

Bientôt viendra l'heure où, libres, nous pourrons chercher, modeste et sûre, une demeure où, blottis, nous pourrons cacher le cher amour que je te garde. Mais qu'as-tu donc, et que regarde ton œil qui semble s'égarer?

THÉRÈSE.

Je cherche au loin cette demeure où nous pourrons vivre cachés...

THOREL.

Au fond d'une retraite obscure, oubliant, de tous oubliés...

THÉRÈSE, répète mélancolique.

Au fond d'une retraite obscure, oubliant, de tous oubliés...

SCÈNE II

LES MÊMES, MOREL

Morel est le portier du logis, il apparaît en costume de sectionnaire.)

THÉRÈSE.

Ah! vous?...

THOREL.

Quoi donc, Morel?

THÉRÈSE.

Morel, mon vieil ami?

MOREL.

Voilà! C'est effrayant. Là-bas, aux Tuileries, la foule est grande, ardente, et je crains bien quelque orage, quelque journée terrible pour vous, les Girondins.

THÉRÈSE.

Grand Dieu!...

MOREL.

La vérité, c'est que ça sent la poudre.

THOREL.

C'est bien. Je vais au poste où mon devoir m'appelle; tu m'accompagneras, Morel. Va, je descends!

(Morel sort.)

SCÈNE III

THOREL, THÉRÈSE, puis ARMAND

THÉRÈSE.

Ah! c'est la mort, peut-être?

THOREL.

La mort, pourquoi la mort? Cent fois, je l'ai bravée. Soit! une fois de plus elle reculera.

THÉRÈSE.

Tu pars?

THOREL.

Et maintenant, à lui! (Il va à la porte et appelle. Armand! (Armand entre, portant des vêtements différents de ceux du 1er acte.)

THOREL.

Le danger s'accroît, l'heure presse... et, qui sait... pour vous protéger, demain n'aurai-je plus peut-être le pouvoir! Fuyez le danger.

ARMAND.

Quitter ce toit?...

THÉRÈSE.

Quitter la France.

THOREL.

Il faut toujours se séparer. La vie est un départ dont le départ suprême s'appelle de ce nom : la Mort! (Il s'approche, ému, d'Armand et de Thérèse. — A Armand.) Je vous aimais comme je l'aime. Amour, amitié, vos deux cœurs battront pour moi, si l'heure sonne où je ne dois plus vous revoir.

THÉRÈSE et ARMAND, à part.

Adieu, maintenant, ô mon rêve ! Espoir, ô songes d'avenir ! Tout finit ! Le jour qui s'achève n'est plus déjà qu'un souvenir !

THOREL.

Armand, si vous voulez, voici. Vous êtes libre.

ARMAND.

Libre ?

THOREL lui tend un sauf-conduit pris dans son portefeuille.

Ce sauf-conduit vous permet de partir !

ARMAND.

Partir !

THÉRÈSE.

Être sauvé !...

THOREL.

La carte de civisme permet de circuler.

ARMAND.

Sous quel nom ?

THOREL.

Eh ! qu'importe ! Votre salut d'abord. Partez ; si je reviens, je serai votre guide jusqu'au faubourg, et puis à la grâce de Dieu !

THÉRÈSE, à Armand.

Oui, oui, vous partirez...

ARMAND, regardant la carte.

La liberté, la vie...

THOREL.

A ce soir ! Je m'en vais où mes amis m'appellent.

THÉRÈSE.

Là-bas... l'orage gronde...

THOREL.

Eh bien ! va pour l'orage ! La foudre frappe nuit et jour, mais, péril, échafaud et rage, je brave tout, et je garde tout mon courage tant que je garde ton amour.

(Armand fait un mouvement de douleur. — Thorel s'approche de Thérèse et lui donne un baiser sur le front.)

THOREL.

Cher être !

THÉRÈSE, défaillante.

Mon ami !

THOREL, tendant la main à Armand.

A ce soir !... (à Armand qui a semblé hésiter à prendre sa main.)
Confiance !... (regardant la statuette de la Liberté sur son bureau.)
C'est pour toi que je vais combattre, ô Liberté !

(Il envoie un dernier baiser à Thérèse et disparaît par la porte de droite.)

SCÈNE IV

ARMAND, THÉRÈSE

THÉRÈSE, avec inquiétude et presque en défaillant.

Je suffoquais...

Elle ferme les verroux de la porte par laquelle est sorti Thorel

ARMAND.

Et moi, mon cœur se déchirait. Sous mes yeux son baiser devant moi, quel martyre ! Et sa loyale main me tendant mon salut !

THÉRÈSE.

Le salut ! Oui, la fuite, Armand, et l'existence. Pars ! N'attends pas ce soir !... Quitte-moi... Quitte-nous !

ARMAND.

Te quitter?... Qu'as-tu dit? Y penses-tu? La vie... la vie, elle est ici avec toi... Loin de toi... c'est la mort, et la mort la plus sûre... Ah ! ce baiser ! Atroce et cruelle morsure ! Si je partais, c'est lui que je verrais toujours. Oui... dans ses bras, je verrais ton image, son front se pencher vers toi, sa lèvre sur ta lèvre ! Thérèse, entends-tu bien, je ne partirai pas !

THÉRÈSE.

Mais regarde donc cette foule, ces piques, ces poings, ces bras nus... Elle monte comme une houle, c'est un torrent humain qui coule, roulant des périls inconnus. Va-t-en, puisqu'il te rend la vie. Renonce à notre cher désir, pars sans tristesse et sans envie, je garderai ton souvenir.

ARMAND.

Je ne partirai pas !...

THÉRÈSE.

Tu veux donc que je meure !

ARMAND.

Veux-tu donc me chasser? As-tu, si je demeure, peur que l'autre, l'époux, te prenne encore à moi?

THÉRÈSE.

Je n'ai peur que pour toi ! Mais j'ai peur pour ta vie. Si tu restes ici, mon aimé, quelque jour la hache te prendra, m'arrachant mon amour.

ARMAND.

Eh ! bien, si c'est pour moi que tu veux que je vive, vivons, vivons tous deux.

THÉRÈSE.

Que dis-tu ?

ARMAND.

Viens, suis-moi !

THÉRÈSE.

Te suivre ?

ARMAND.

On laissera passer la Girondine, et nous le trouverons, le paradis rêvé.

THÉRÈSE.

Armand, y penses-tu ?

ARMAND.

Je pense à ta tendresse, je pense à ce baiser que je veux retrouver. Ici, c'est le danger plus vil, le mot qui trompe. Assez de trahison ! Fuyons ! Fuis avec moi !...

THÉRÈSE.

Ah ! ton accent m'affole. Oh ! ta douce parole !

ARMAND.

Ou me laisser mourir, ou partir avec moi ! Choisis !

THÉRÈSE.

Ah ! toi ! tu me perdras !... Armand, tu m'as perdue ! Eh bien ! oui, je t'adore et ne te quitte pas.

ARMAND.

Tu veux ? Tu le veux bien, tu veux bien que je vive ?

THÉRÈSE.

Vis, vis, ô cher amour !

ARMAND.

Avec toi !

THÉRÈSE, avec une exaltation croissante.

Eh bien ! oui, mon cœur étouffe, mon cœur n'a qu'un unique amour. Et puis, mourir, je ne veux pas, non, je ne veux pas que tu meures !... On laissera passer, passer la Girondine au bras du bien-aimé qui l'emporte là-bas !

ARMAND.

Là-bas !...

THÉRÈSE.

Au loin, là-bas !

(Elle le regarde extasiée.)

THÉRÈSE.

Va, partons, viens, Paris est trop lourd à nos âmes, et nous irons chercher le rêve où tu voudras ! Il est des pays où l'on aime, des cieux plus doux, allons vers eux, partons ! O terre inconnue et lointaine où vit l'amour, c'est toi que mon espoir appelle. Je veux aimer, je n'ai, jusqu'à ce jour, rien connu de la vie que l'austère devoir et les jours sans soleil. Partons, car toute ma tendresse s'épa-

nouit. Fleur de printemps, ô ma jeunesse, ô terre inconnue et lointaine où vit l'amour, c'est toi que mon espoir appelle ! Je veux aimer ! Je veux aimer !...

SCÈNE V

Les Mêmes, MOREL.

(On frappe à la porte violemment.)

THÉRÈSE.

Qui vient là ?...

ARMAND.

Si c'était...

THÉRÈSE.

Si l'on vient t'arrêter...

(Thérèse, après avoir rapidement fait cacher Armand, qui rentr dans la chambre dont il était sorti précédemment court à la porte, dont elle ouvre d'abord les verrous.)

THÉRÈSE.

Morel !... Mais vous êtes tout pâle...

MOREL.

Ah ! c'est que si vous saviez... un malheur !...

THÉRÈSE.

Un malheur ?...

MOREL.

Votre mari...

THÉRÈSE.

André...

MOREL.

Arrêté !...

THÉRÈSE.

Arrêté ! Lui !

MOREL.

J'accours... « Morel, va-t'en vers elle », m'a-t-il dit.

THÉRÈSE, allant à la fenêtre, qu'elle ouvre.

Mais, ces cris...

MOREL.

Vous verrez un cortège... oui... là-bas... oui, nos représentants accusés... accusés !

THÉRÈSE.

Où les emmène-t-on ?...

MOREL.

A la Conciergerie.

THÉRÈSE.

André !... Lui !... Prisonnier !... André !... Le tribunal ..

MOREL

Et de cette fenêtre... là... vous pourrez les voir !

(Morel sort épouvanté.)

SCÈNE VI

THÉRÈSE, ARMAND.

THÉRÈSE.

Les voir !... Le voir !... Grand Dieu !

ARMAND, sortant de sa retraite et courant vers Thérèse, qui est à la fenêtre.

Là !

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

THÉRÈSE, vivement, empêchant Armand d'approcher de la fenêtre.

Pas vous ! Non ! pas vous ! (Désignant l'horizon.) Ah ! c'est horrible ! Là !... Le soleil est rouge et rouge aussi la Seine !

(Soleil couchant sur le fond du fleuve.)

THÉRÈSE, oppressée, terrible.

Soir de juin ! soir d'été ! Les hirondelles passent, mêlant eurs cris de joie à nos cris de terreur.

ARMAND.

Mais, nous irons cherchant le rêve où tu voudras !...

THÉRÈSE.

Oh ! non, non, pas ces mots, pas ces mots de folie. Partez...

ARMAND.

Je partirai... Mais au moins, jure-moi que lorsque tu sauras où t'attendra mon âme, quand je te le dirai, tu viendras, tu viendras...

THÉRÈSE.

Oui, oui...

ARMAND.

Tu le promets ?

THÉRÈSE.

Oui, oui...

ARMAND.

Tu me le jures ?

THÉRÈSE.

Oui ! Mais va-t'en ! va-t'en !

ARMAND.

Jure-moi, jure-moi lorsque tu le sauras, tu viendras. Jure-moi ?

THÉRÈSE.

Je le jure, je le jure... Va-t'en...

ARMAND.

La liberté n'est rien sans ton amour.

THÉRÈSE.

Adieu !

ARMAND.

Non ! Au revoir ! (Suppliant.) Au revoir !

THÉRÈSE.

Au revoir !

(Armand disparaît à droite.)

SCÈNE VII

THÉRÈSE, (seule).

Il est sauvé !... Adieu le cher passé !... J'aurai, pour consoler mon âme inassouvie, le souvenir exquis et l'austère devoir ; André !... mot dont le froid accent glace mes lèvres ; devoir pour qui l'on vit, devoir pour qui l'on meurt...

(On entend, très au loin, d'abord, le rythme du rappel ; puis, peu à peu, le bruit du tambour grandit. Ce sera, à un moment, sous les fenêtres, une sonorité effrayante mêlée de cris furieux.)

THÉRÈSE, comme si elle apercevait une horrible vision.

Mais, quelle est cette foule? Elle gronde! Elle avance ! C'est l'échafaud qui vient, la charrette qui passe ! J'entends

des cris de mort!... Et qui donc va mourir? (Se penchant vers la fenêtre. Avec un grand cri.) Grand Dieu! Qu'ai-je donc vu?... Est-ce lui?... C'est André!... André! Lui, mon époux! André qui va périr pour le salut de l'autre!... André!... C'est moi!... André!... Je pouvais fuir, oui..., fuir avec Armand! Mais je veux te rejoindre! Je te donne ma vie ayant porté ton nom! (Avec exaltation.) Salut, devoir! A bas la guillotine! André!... Attends! Attends! André, regarde-moi!

VOIX D'ANDRÉ, au dehors.

Thérèse!...

THÉRÈSE.

André! Je te rejoins! Allons, foule stupide, réunis les époux! André! Je veux mourir! André! Vive le roi!

(Elle a poussé ce cri d'une façon éperdue, affolée, échevelée, superbe, debout, à la fenêtre.)

(Cris farouches au dehors.)

(La chambre est envahie par les sectionnaires, les gens du peuple, les femmes.)

LA FOULE, hurlant.

A mort! à mort! Au tribunal, la Girondine! A mort! A l'Abbaye! A mort! à mort!

THÉRÈSE.

O mort! ouvre tes bras! (Fièrement, héroïquement.) Marchons!

(La foule se précipite en hurlant sur Thérèse, qui marche, statue vivante, au milieu des cris de colère et de haine.)

FIN

77e ANNEE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

(Bureaux : 2 bis, rue Vivienne)

Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux Auteurs.

LE MÉNESTREL

Le N° 30 cent.

MUSIQUE ET THÉATRE

HENRI HEUGEL, Directeur

Le N° 30 cent.

QUATRE MODES D'ABONNEMENT

1er MODE. — TEXTE SEUL

Un an, Paris et Province . . . . . **10 francs.**

2e MODE. — TEXTE ET MUSIQUE DE PIANO

Comprenant le journal-texte, vingt-six morceaux pour piano envoyés de quinzaine en quinzaine, et des partitions ou albums-primes au 1er janvier.

Un an, Paris et Province . . . . . **20 francs.**

3e MODE. — TEXTE ET MUSIQUE DE CHANT

Comprenant le journal-texte, vingt-six morceaux de chant envoyés de quinzaine en quinzaine et des partitions ou albums-primes au 1er janvier.

Un an, Paris et Province . . . . . **20 francs.**

4e MODE. — ABONNEMENT COMPLET

Comprenant le journal-texte, les cinquante-deux morceaux de piano et de chant et les partitions ou albums-primes du 1er janvier.

Un an, Paris et Province . . . . . **30 francs.**

Pour l'étranger, les frais de port en plus.

EN PROVINCE on s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les Libraires et Marchands de Musique, ou par une lettre adressée *franco* aux éditeurs du *Ménestrel*, MM. HEUGEL et Cie, rue Vivienne, n° 2 *bis*.

On s'inscrit le 1er de chaque mois. — L'année commence le 1er janvier et les cinquante-deux numéros de chaque année — texte et musique — forment collection.

LE MÉNESTREL paraît tous les samedis, en huit pages de texte jésus, contenant des études biographiques, des nouvelles musicales et littéraires, la chronique des théâtres, le compte rendu des pièces nouvelles et des concerts, la revue critique et les annonces des publications en vogue.

Indépendamment des partitions et albums pour chant et piano donnés en prime aux abonnés (texte et musique), *LE MÉNESTREL* publie annuellement : d'une part, pour ses abonnés à la musique de CHANT, les meilleures Scènes, Mélodies, Chansons, etc., de nos auteurs en renom; et d'autre part, pour ses abonnés à la musique de PIANO, le choix le plus complet des Fantaisies, Transcriptions, Valses et danses diverses de la saison.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 10598-5-11. — (Encre Lorilleux).

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

En vente AU MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne
HEUGEL ET Cie, Éditeurs

THÉRÈSE

DRAME EN DEUX ACTES

DE

JULES CLARETIE

MUSIQUE DE

J. MASSENET

Partition piano et chant . . . . . . Prix net : 12 francs.

S'adresser également à MM. HEUGEL et Cie pour la partition et les parties d'orchestre, les parties de chœurs, la mise en scène, les dessins des costumes et des décors.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

Les opéras, oratorios, etc. : [illegible]

Les ballets et pantomimes : [illegible]

Les opérettes : [illegible]

[illegible]